versité nationale française et le bien du pays, que nous voudrions voir doter de médecins capables et instruits. Ce n'est pas de la mauvaise volonté que de désirer que le progrès se fasse enfin jour dans l'école où l'on parle notre langue et de s'élever contre ceux qui s'y opposent.

Qu'on ne nous accuse pas de manquer de patriotisme parce que nous découvrons la plaie de notre enseignement et que nous la signalons au fer et au feu de ceux qui ont charge de la guérir.

Le vrai patriotisme ne consiste pas à fermer les yeux sur nos propres défauts et à décrier les institutions voisines.

Le patriotisme ne consiste pas à favoriser par notre silence les efforts de ceux qui s'opposent de toutes leurs forces à tout progrès dans l'enseignement et font tous leurs efforts pour apprendre le moins possible aux étudiants qu'ils sont chargés d'instruire.

Le patriotisme ne consiste pas à aider ceux qui veulent faire de l'Université une espèce de petite coterie, fermée à toute capacité un peu redoutable et qui par la comparaison qu'elle leur ferait subir les obligerait au travail. Nous avons fini de favoriser par notre silence ceux qui cherchent à barrer la route à quiconque travaille et montre un peu d'ambition et cela pour pouvoir faire plus à leur aise la cuisine universitaire en petit comité—entre la poire et le fromage.

Nous avons résolu de dénoncer enfin publiquement ceux qui tous les ans lancent dans la lutte 30 ou 40 nouveaux médecins avec un bagage scientifique plus qu'incomplet et les forcent ainsi à se mesurer, à moitié désarmés, contre des confrères sortis d'Universités étrangères, bardés de fer et armés de pied en cap pour le grand combat de la vie.

Si nous n'avions rien dit encore, c'est que précisément dans les concours, nous avons cru trouver un remède à ces maux.

Les concours qui ont donné à la France des professeurs comme Charcot, Peter, Guyon, Potain, des agrégés comme Reclus, Segond Pozzi et tant d'autres, nous espérons, qu'au Canada, ils nous donneraient de beaux résultats.

Les faits ont démontré que nous avons raison, car à peine les concours étaient ils établis que nous avons vu les jeunes pris d'émulation, et d'ardeur au travail, et toute la profession porter un vif intérêt à l'œuvre universitaire, bref, un véritable courant nouveau s'établir, nous avons les plus belles espérances—c'est que nous étions convaincus que les professeurs avaient institué les concours